

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1929-1930

N° 43

LE
VAGABONDAGE IMPULSIF

Thèse pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 18 Décembre 1929

PAR

Alain-François-Marie LE BIHAN

Élève du Service de Santé de la Marine.
Né le 5 mai 1905, à Lesneven (Finistère).

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur	Président.
		CRUCHET, professeur	Juges.
		PERRENS, agrégé	
		CREYX, agrégé	

BORDEAUX

Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1929



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1929-1930

N° 43

LE VAGABONDAGE IMPULSIF

Thèse pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 18 Décembre 1929

PAR

Alain-François-Marie LE BIHAN

Élève du Service de Santé de la Marine.

Né le 5 mai 1905. à Lesneven (Finistère).

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur	<i>Président.</i>
		CRUCHET, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé	

BORDEAUX

Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1929

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

M. LANELONGUE, POUSSEON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH
RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS

	MM.
Clinique médicale	VERGER.
Clinique chirurgicale.....	CASSAET.
Pathologie et thérapeutique générales.....	CHAVANNAZ.
Clinique d'accouchements.	BEGOUIN.
Anatomie pathologique et microscopie clinique.....	CARLES.
Anatomie.....	ANDERODIAS.
Anatomie générale et histologie.....	SABRAZES.
Physiologie.....	VILLEMIN.
Hygiène.....	G. DUBREUIL.
Médecine légale et déontologie.....	PACHON.
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale..	AUCHE.
Chimie.....	LANDE
Botanique et matière médicale.....	RÉCHOU
Pharmacie.....	CHELLE.
Zoologie et parasitologie..	BEILLE.
Médecine expérimentale..	DUPOUY.
Clinique ophthalmologique.	MANDOUL.
	MAURIAC.
	TEULIERES.

	MM.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie....	ROCHER
Clinique gynécologique....	GUYOT.
Clinique médicale des maladies des enfants.....	CRUCHET
Chimie biologique et médicale.....	DENIGÈS.
Physique médicale et pharmacéutique.....	SIGALAS.
Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques.....	BONNIN
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques....	PETGES.
Clin. des mal. des voies urinaires..	DUVERGEY
Clinique des maladies nerveuses et mentales.....	ABADIE
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie..	PORTMANN.
Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.

MM. DELAUNAY (Physiologie). — MICHELEAU, LEURET.
DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.
Anatomie.....	DUBECO.
Histologie.....	LACOSTE.
Anatomie pathologique.....	MURATET.
Parasitologie et Sciences naturelles.....	R. SIGALAS.
	CREYX
	AUBERTIN.
Médecine générale.....	DAMADE
	PIECHAUD.
	N...

	MM.
Maladies mentales.....	PERRENS.
Chirurgie générale.....	PAPIN
	JEANNENEY
	CHARRIER.
Obstétrique.....	LOUBAT.
	PERY.
	N.
Ophthalmologie.....	BEAUVIEUX
Pharmacie.....	GOLSE.
Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.



COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIE
Médecine opératoire.....	PAPIN
Accouchements.....	PÉRY.
Ophthalmologie.....	CABANNES

	MM.
Puériculture.....	N.
Démonstrations et préparat. pharmac.	N.
Pharmacie chimique.....	GOLSE
Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle. GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE — A MA MERE

*Ma pensée reconnaissante et mon
affection.*

A MES FRERES — A MES SŒURS

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS
ET DE MES FRERES : JEAN ET ANTOINE

A MES PARENTS — A MES AMIS

A MES ANCIENS MAITRES DU COLLEGE DE LESNEVEN

A TOUS MES MAITRES
DE LA FACULTE DE MEDECINE, DES HOPITAUX
ET DE LA MARINE

A MONSIEUR LE MEDECIN GENERAL BRUGERE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ

DE LA MARINE ET DES COLONIES

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER D'ACADÉMIE

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ABADIE

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES NERVEUSES
ET MENTALES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
MÉDECIN DES HOPITAUX
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*A qui nous sommes heureux de
pouvoir exprimer toute notre
respectueuse reconnaissance
pour son enseignement et pour
l'honneur qu'il nous fait en
présidant notre thèse.*

INTRODUCTION

D'une race qui, de tout temps, a considéré l'assistance au mendiant et au vagabond comme un devoir sacré, nous fûmes, dès notre enfance, attiré par l'aspect de ces hommes errants, rudes, déguenillés, calmes et souvent majestueux. Ils se savaient les bienvenus ; on les rassasiait. Ils bavardaient ; véritables « fables en marche » comme le dit Dupré. Ces contes merveilleux que buvait notre jeune imagination ! Ces noms de villes et de villages ! Nous nous prenions à désirer leur vie, afin de courir le monde comme eux, et pouvoir répondre à leur façon :

« Où que j'vas ? Ça vous r'garde pas,
« J'vas où que j'veux ; loin d'où que j'suis ;
« C'est à côté, tout près d'là-bas. »

Quelle vie insouciant, libre, sans freins ni soucis ! Ils nous attiraient et cependant nous n'en approchions que d'assez loin ; car, comme le dit Maurice Barrès, « nous avons tous au fond du cœur l'instinct secret qu'une malédiction pèse sur ces vagabonds. Ils nous font peur autant qu'ils nous attirent. Ce sont les frères du Juif errant, de cet homme sans abri, sans famille, sans société qui représente pour l'humanité moyenne la souffrance par excellence. »

Bien souvent, trop souvent, nous avons vu refuser du travail à de pauvres hères qui, lamentablement, sans énergie, demandaient à s'occuper. Ils semblaient las, épuisés ; ils étaient humbles, pitoyables. Devant un refus ils s'inclinaient, et aussi misérables repartaient ; toujours plus loin.

Plus tard, la lecture du *Chemineau* et de *la Chanson des Gueux*, où Richepin étalait ses plus beaux mouvements lyriques et sa bonne humeur triviale, toucha notre esprit. Avec lui, nous en arrivions à glorifier la paresse et la fantaisie de ces gueux. Depuis, combien de fois n'avons-nous pas rêvé en compagnie des poètes et des romanciers. Le vagabondage est une maladie de nos écrivains. Ce ne sont qu'études exotiques, relations de voyage : *Partir, Magie Noire, A la poursuite du Soleil*. Quel beau titre générateur de rêves. On se laisse griser de poésie, de volupté. bercé par la musique des mots, la poésie des images, vivre en ces pays semble le suprême bien. Hélas ! le réveil est amer. On cherche, on va plus avant et on se prend de pitié pour ces malheureux qui déambulent à la recherche de l'impossible.

Ces réflexions, en notre qualité de médecin, nous ont poussé à saisir et à comprendre la personnalité du vagabond. Un seul nous a retenu : le vagabond impulsif, celui qui vagabonde parce qu'il est malade. Nous avons voulu connaître les causes qui le poussaient à partir, à tout abandonner et à errer. De ce désir est né notre premier travail.

HISTORIQUE

Les « amateurs de pérégrinité », comme dit Rabelais, furent de tous les temps. N'était-il pas lui-même un de ces instables, vagabondant sans cesse, homme de tous les lieux et de tous les métiers. Ces vagabonds craints et respectés dans les campagnes, où ils vivaient de rapine, formant quelquefois des bandes organisées, ne furent guère étudiés avant le xix^e siècle. Le premier, Esquirol, dès 1833, les classait comme « monomaniaques aux raisonnements logiques, mais aux actions contraires à leurs affections, à leurs intérêts, aux usages sociaux ». Dans cette étude il ne semble s'être attaché qu'à une minorité de vagabonds, particulièrement aux paranoïaques. Un peu plus tard, en 1861, Trélat, dans son traité de *la Folie lucide*, reprenait les idées d'Esquirol et classait les vagabonds comme des malades « qui délirent dans leurs actes et non dans leurs paroles ». Les mêmes conclusions se rencontrent dans l'ouvrage de Morel, *Traité de maladie mentale*, 1868. Morel ne voit en eux que leur amour du vagabondage qui commande tous leurs actes, lesquels sont quelquefois en opposition formelle avec leur désir. Mais c'est surtout à partir de 1885 que les études se font nombreuses et fort bien documentées.

Charcot en ouvrit la voie en s'occupant de l'automatisme ambulatorio. Dans ses *Leçons du mardi*, il présentait quelques sujets ayant eu des accès de vagabondage impulsif. Quand se produisait la crise, de tels malades quittaient tout et marchaient un temps plus ou moins long, dans un état d'obnubilation complète. Vers cette époque aussi,

parut le travail de Tissié, de Bordeaux, *les Aliénés voyageurs*, où, sous la direction de Pîtres, il écrivait une étude très documentée.

A partir de 1890, le nombre des ouvrages augmente. Ils sont dus, les plus importants, à Bénédict (1893), Pîtres (Congrès de médecine mentale, 1895), Meige, avec sa thèse sur *le Juif errant*. L'attrait de ces études est toujours soutenu au début de notre siècle. La question est devenue sociale. Le nombre des vagabonds, trimardeurs, ouvriers nomades augmente. Le machinisme n'accepte que des hommes sains, normaux. La lutte pour la vie se fait âpre. Les faibles, vaincus, traînent misérablement sur les routes et encombrent les prisons et les asiles. Dès lors, le problème est étudié sur ses deux faces : vagabondage par cause morbide, vagabondage par nécessité sociale. Les travaux de Pîtres, Marie, Ducosté, Wilmans, arrivent à donner une connaissance plus parfaite du vagabondage. Au point que, lorsque en 1909 paraît le livre *Fugues et vagabondage*, de Joffroy et Dupouy, on peut considérer que tout est terminé. Ce livre est un ouvrage de synthèse remarquablement ordonné ; tous les cas de vagabondage maladif y sont passés en revue. Nous avons abondamment puisé dans ces deux auteurs, les travaux ayant paru depuis lors ne s'occupant que de points de détail.

L'automatisme ambulatorio ou vagabondage impulsif est, selon Pîtres, « un épisode morbide survenant par accès dans lesquels les malades, obéissant à une impulsion subite et irrésistible, quittent brusquement leur domicile, errent à l'aventure pendant un temps plus ou moins long ». Pour nous, le vagabondage est un état chronique, ou, pour le moins, subaigu, alors que l'impulsion ne peut exister qu'à l'état aigu et passager avec possibilité de répétition. Il nous faut donc, pour concilier les deux termes de vagabondage et d'impulsivité, admettre, avec Benou et Froissart, que le vagabondage est la situation chronique due à l'état psychique déterminant la fugue. Pîtres donne, en effet, une définition de la fugue que Joffroy et Dupouy appellent plus simplement « l'abandon impulsif du domicile ». Dans cette formule simple et lapidaire, peut-être un peu trop, il manque le caractère « clandestin et imprévu » qui, pour Sollier et Courbou, caractérise la fugue. Aussi bien, pourrait-on dire que la fugue *est un trouble morbide de l'activité poussant le sujet à abandonner d'une manière subite, imprévue et clandestine son domicile habituel pour se déplacer vers un autre lieu*. Dans un tel état, l'activité peut être plus ou moins bien coordonnée, elle peut être consciente ou inconsciente, suivie ou non d'amnésie. Cet état morbide peut durer de quelques minutes à plusieurs jours, rarement plus longtemps ; il peut être sujet à répétition. Supposons, et ceci est logique, la persistance d'un tel état psychique et nous aurons le vagabondage impulsif.

Dans le cadre d'une telle définition, on s'aperçoit qu'il y entre des faits ayant un point commun : l'abandon subit, clandestin et imprévu du domicile habituel, mais qui sont fort différents, si l'on considère l'état psychique du sujet au moment où il accomplit son acte.

Certains de ces malades gardent à la fois la conscience et la mémoire de leurs pérégrinations et de leurs actes : ce sont les déséquilibrés et les délirants. Chez d'autres, au contraire, déficients, déments et confus, la fugue est mal coordonnée, plus ou moins inconsciente et amnésique. Il en est enfin qui, partant, accomplissent des actes quelquefois parfaitement coordonnés. Ils sont en état « d'automatisme ambulatoire », selon le mot de Charcot, état qui se termine par une amnésie complète : ce sont les épileptiques et les hystériques.

Les plus élevés parmi les vagabonds impulsifs sont, à n'en pas douter, les paranoïaques. Ce sont les monomaniaques vagabonds d'Esquirol, de Morel et de Trélat. Doués d'un raisonnement logique, ils n'accomplissent que des actes absolument contraires au bon sens. Ceci est dû à leur constitution mentale particulière : autophilique égocentrique. Ce sont des antisociaux à tendance native au vagabondage. Défiants, jaloux, envieux, la vie en société ne leur est pas possible. Les règles étroites régissant les rapports entre citoyens ne peuvent leur convenir. Ces conventions les oppressent ; un beau jour ils les rejettent. Tout jeune, le paranoïaque quittera sa famille, sa pension, pour s'en aller seul, afin de permettre le complet épanouissement de sa personnalité. On le ramènera chez lui, il repartira plus tard pour devenir un vagabond d'habitude.

Parmi les paranoïaques, nous croyons pouvoir placer ceux que Pîtres appelle « ouvriers errants », qui, capricieux, avides de liberté et de grand air, sont également anti-sociaux. Parfois ils travaillent ; jusqu'à ce que leur bourse soit suffisamment garnie. Alors, la route les reprend, et ils la suivent « heureux de respirer le grand air, ne regrettant jamais la ville qu'ils viennent de quitter, n'éprouvant jamais de fatigue, ne se plaignant jamais. » Mendier, dormir à la belle étoile, marauder ici et là, rapiner, telle est l'ordonnance de leur vie.

Ne seraient-ils pas de la même famille, certains misan-

thropes ayant le goût des espaces ? Ils préfèrent les aventures, les risques, à la douceur d'une vie civilisée. Il leur faut, pour trouver quelque charme à l'existence, partir en explorateurs ou voguer seuls, et poursuivre le soleil, sans autre but pendant de longs mois.

Nous sommes amenés par de tels malades aux déséquilibres, à ces êtres inharmoniques ayant tous des caractères communs. Ils ont la volonté inconsistante, ils sont mobiles, souvent entêtés jusqu'à l'absurde et ne cherchant que la satisfaction immédiate de leurs désirs. Et ceux-ci sont fréquents, car le caprice les dirige. Cette viciation de la volonté entraîne chez eux, selon Joffroy et Dupouy : « 1° une tendance aux impulsions que ne peut réfréner leur système inhibiteur mal réglé ou insuffisant ; 2° la suggestibilité. » Capricieux et suggestibles, ils sont une proie facile pour toutes les tentations que leur impulsivité les obligera à suivre. Les fugues seront fréquentes chez eux, ainsi que le vagabondage. Supposons la volonté diminuée en de fortes proportions et le désir plus intense, ils ne résisteront pas, ils satisferont à leur désir, quel qu'il soit. Ils peuvent être attirés vers un pays que leurs lectures leur ont vantés. Ils s'en iront le visiter. Si leur enthousiasme a été déçu, le désir de voir mieux les poussera plus loin. Et toujours à la recherche de lieux agréables, appelés par des régions aimées, ils parcourront diverses parties du monde. Ont-ils plus simplement besoin de marcher ? Ils s'en iront, abandonnant tout. Rien ne les arrête. Doués d'une émotivité, parfois exquise, leur vagabondage peut être provoqué par des sentiments bien différents, tels que la crainte, la haine ou l'amour. L'instinct sexuel perverti d'une façon quelquefois étonnante, les pousse également à fuir leur domicile. Obsédés par le désir de connaître toujours des sensations nouvelles, ils seront toujours agités, car rien ne pourra les satisfaire.

Ce désir constamment déçu et constamment présent, tenaillant leur chair et dominant leur âme, les oblige à

errer. Ces vagabonds obsédés sont nombreux, et se rencontrent particulièrement chez les psychasténiques. Ils sont si fréquents que Bénédict a pu croire et dire : « Les vagabonds sont des neurasthéniques ». Il avait d'ailleurs tort, car s'il est vrai que de nombreux vagabonds sont neurasthéniques, c'est que, sur ce terrain malléable, où la volonté est parfois absente, des obsessions sont venues se greffer. Tel est d'ailleurs l'avis de Pitres et de Régis, de Joffroy et de Dupouy. Aussi nous semble-t-elle plus juste, bien que nécessairement incomplète, l'idée de Meige, pour qui le premier élément constituant du vagabondage serait « la neurasthénie physique, morale et intellectuelle ». Ces déprimés, sans obsession, deviennent rarement des vagabonds, car il leur manque l'énergie nécessaire pour se procurer les ressources nécessaires à la vie. Il arrive cependant que, poussés par l'espoir de guérir, ils abandonnent leur milieu pour courir à la recherche de cette guérison. Pour l'obtenir, ils deviennent de véritables bêtes errantes, courant de ville en ville, de médecin en médecin, quêtant le soulagement souhaité. Combien attrayant est à ce sujet la thèse de Meige *Le Juif errant à la Salpêtrière*, où l'auteur nous fait voir un lot de ces vagabonds traversant l'Europe entière pour venir à Charcot. Hélas ! il leur faut repartir et traîner à nouveau leurs misères le long des routes internationales.

Un grand nombre des vagabonds mendigots, incapables de travailler sont de la même famille. Par suite de la faiblesse ou de l'absence de leur jugement, ils n'ont pas pu se résoudre à un choix. Peu poussés aux actes délictueux, ils sont cependant clients de la prison, pour vagabondage. Souvent même, ils se font arrêter, en hiver, pour n'avoir pas à s'occuper de leurs besoins.

Tout à l'opposé de ces psychasthéniques, sont les maniaques. Ceux-ci, à l'activité exagérée coïncidant avec l'existence de désordres intellectuels très marqués, sont immédiatement remarqués et internés. Ils ne peuvent, par suite,

devenir des vagabonds, et nous ne pouvons pas espérer en trouver dans l'état de manie aiguë. Il n'en reste pas moins que dans certains cas d'hypomanie, nous aurons fréquemment l'occasion d'en voir. C'est dans ce dernier cadre que nous croyons devoir placer les déments précoces, au stade initial de leur affection, ainsi que les paralytiques généraux de la phase pré-déméntielle. Les hébéphréniques, au début, arrêtés pour vagabondage, sont extrêmement nombreux. Dans une statistique de Wilmans portant sur 120 cas, 66 étaient des déments précoces. On peut penser que ce besoin d'errer est le fait d'une légère excitation pré-déméntielle, telle que semble l'indiquer notre observation III concernant un dément précoce, condamné au Maroc pour vagabondage et qui, précédemment, fit maintes fugues.

Les paralytiques généraux se trouvent également dans un état de surexcitation totale de l'organisme : exaltation tant psychique que physique, celle-ci portant surtout, comme le fit remarquer Régis, sur la fonction locomotrice. « Marcheurs forcenés, ils vont, viennent en tous lieux, se déplaçant sans cesse, errent constamment dans les rues ou les campagnes, font dix et quinze lieues par jour, et passent souvent leurs nuits à se promener. » L'idée qui les met ainsi en mouvement est soudaine, et le passage à l'acte, brutal. Les actes restent conscients et le souvenir précis.

De tels excités psychiques sont « des aliénés migrants » comme les appelle Foville. Bien qu'aliénés, la conscience du moi persiste toujours chez eux. Ils peuvent toujours donner une raison à leur vagabondage. Celui-ci est souvent une réaction à des hallucinations pénibles, une fuite devant des persécuteurs. Leur impulsion est consciente et leurs actes sont bien coordonnés. Il en est de même chez bien d'autres délirants, non déments, en particulier chez les persécutés. Pour éviter leurs ennemis, ceux-ci s'en vont de ville en ville, s'arrêtant peu, et par là même arrivent à ne plus subvenir à leurs besoins. Aussi sont-ils fréquemment arrêtés pour vagabondage et même pour vol. Ils peuvent

errer durant des années entières, tel ce malade de Wahl qui, en dix ans, parcourut l'Europe et une grande partie de l'Asie. Si de tels persécutés s'enfuient, c'est que, la plupart du temps, ils sont également hallucinés. Pour eux, jamais de repos ; ils ne peuvent jamais avoir une sensation de sécurité. Où qu'ils soient, dans la foule ou dans une chambre, ils sont poursuivis. Quoi d'étonnant à ce qu'ils tentent de s'échapper ? Pour compliquer leur vagabondage, il arrive parfois que de persécutés, ils deviennent persécuteurs. Ils refont alors le même chemin, dans un but opposé. Loin de fuir, ils poursuivront les auteurs de leurs souffrances et ils n'auront de repos qu'ils ne les aient retrouvés.

Délirants aussi, certains vagabonds auto-accusateurs qui, ne pouvant supporter la honte qui s'attache à leurs pas et qu'ils font rejaillir sur leurs familles, quittent subrepticement leur domicile afin d'assurer le bonheur de leur entourage. Ne pouvant imposer leur voisinage honteux à leurs parents, ils s'en vont le long des routes, pleurant, implorant pardon, pour disparaître fréquemment par suicide.

Quelle différence dans leur allure avec celle des apôtres et des illuminés ! Ceux-ci s'en vont le front haut, le verbe glorieux, le geste large et bénissant, tout entier dans le désir de faire connaître au monde les révélations dont ils ont été l'objet. La voix de Dieu leur a ordonné de partir semer la bonne parole. Sans hésiter, ils se sont levés et, soutenus par Dieu, ou les anges, ou les saints, ils vont partout répandre le bon grain. Ils partent le plus souvent évangéliser les païens ou commander une nouvelle forme de religion. Confidents de Dieu, ils abandonnent amis, affaires, famille, pour faire connaître à la face du monde ce qu'Il demande à ses enfants. Détachés des biens de la terre, vivant de peu, ils partent prêcher une morale parfois austère, pouvant attirer de nombreux adeptes. A moins qu'ils n'aient été tôt conduits à l'asile. Certains, au délire plus apparent, vont jusqu'à se croire Dieu et se présenter comme tel à la foule. Ils ne vont pas très loin, la police les remarque immédiatement,

Il n'est pas rare de voir des malades entreprendre de longs voyages sous l'empire de ces délires mégalomaniaques. Tel le malade de notre observation III qui, se croyant le fils de l'empereur d'Allemagne, s'en fut jusqu'à Cologne et Berlin pour s'en assurer. Ils sont également nombreux ceux qui abandonnent leurs affaires pour aller occuper leur état de roi ou leur fonction de président de la République.

Si de telles idées délirantes coexistent fréquemment avec une pleine conscience, on les rencontre fréquemment aussi dans de nombreux états démentiels où la conscience ne joue plus aucun rôle. Les malades de cette catégorie ont deux raisons pour vagabonder : leur délire, leur démence. Dans ce dernier cas, leur vagabondage est dû, le plus souvent, à l'amnésie. Ils ne reconnaissent plus les lieux où ils se trouvent, identiques en cela aux idiots profonds. Ces deux variétés de psychopathes se trouvent par suite dans des conditions analogues. Ils sont, pour la plupart, perdus, marchant sans cesse, n'ayant aucun but. Leurs hésitations, leur allure égarée les font facilement reconnaître, et il est rare que leurs absences soient de longue durée. Elles ne sont pas pour cela moins fréquentes, et Foville, suivi par Tissié et d'autres, leur donne une grande place parmi ses « aliénés migrants ». Chez eux, le départ est rarement volontaire. Un acte automatique commande leur fuite. Il suffit qu'une porte soit ouverte devant eux pour qu'ils partent. Ils s'en vont alors par les rues ou les champs, dans l'impossibilité absolue de revenir sur leurs pas. Leur amnésie les a empêchés de jalonner leur chemin de repères suffisants pour retrouver leur route.

Cet automatisme démentiel, cet acte réflexe, nous le retrouvons dans sa forme pure dans la fugue et le vagabondage des confus, des épileptiques, des hystériques. Le confus n'ayant plus le commandement de ses actes, son activité motrice l'oblige fréquemment à des mouvements et déplacements qu'il ne peut dominer et dont il n'aura nulle

souvenance. Rarement bien coordonnés, ces mouvements sont purement automatiques. L'intelligence ni la volonté n'y prenant aucune part.

Il en est de même chez l'épileptique, pour qui Charcot créa le terme d'« automatisme ambulateur ». Mais contrairement à ce qu'il disait, et avec Pitres et Régis, Joffroy et Dupouy, nous croyons que le vagabondage de l'épileptique est toujours incohérent, étant donnée la confusion dans laquelle il se trouve. Incohérence parfois peu marquée, mais toujours assez nette. Au cours de ses accès, un tel malade est souvent poussé aux actes violents et peut même aller jusqu'au crime. Il en est d'ailleurs irresponsable, étant donnée son inconscience. Ce vagabondage est, en plus, complètement amnésique.

Bien différente est l'allure du vagabond hystérique. Ses actes sont bien coordonnés, bien qu'inconscient, et sa mémoire n'en garde nul souvenir. Cette inconscience existe pour le sujet, mais non pour la personnalité seconde qui le dirige au cours de l'accès. Ceci explique sa parfaite correction. Il a un but nettement défini et pour l'atteindre, se conduit comme un individu normal. Personne dans son entourage ne se doute de son état pathologique. Outre son allure correcte, il se distingue encore de l'épileptique incohérent et brutal, du fait qu'il sait éviter les obstacles et les dangers. Il ne risque pas de tomber dans une rivière. Il est en état d'hypnose, et par là même, comme l'a montré Babinski, s'il agit inconsciemment et perd tout souvenir, il sait éviter les accidents. Vagabond étrange ; il est le plus troublant de tous et souvent le plus facile à guérir.

OBSERVATIONS

Obs. I. — Due à l'obligeance de M. le professeur Abadie.

G. M. naquit en 1886, dans l'obscur et grouillante rue du Pas-Saint-Georges, au cœur de Bordeaux. Ses parents étaient marchands de vins. Il devait préférer les jeux à l'école, car son instruction est rudimentaire, bien qu'il soit resté en classes jusqu'à ses quinze ans, âge auquel il est mis en apprentissage chez un confiseur. Au bout de six mois, fatigué, il ne veut plus travailler. La besogne est trop monotone, il lui faut changer. Ses parents ne l'entendent pas ainsi, ils insistent, ils lui commandent de rester à son métier. Cela suffit pour le décider au départ. S'il faut travailler, il préfère partir. En partant plus de maîtres, plus de soucis. Il part. Où s'en va-t-il ? la terre est grande. Les poches vides, le cœur content, ne pensant plus aux siens, il court à l'aventure. Depuis lors, il marche, il tourne, il vagabonde sur toutes les routes de France, avec quelques petits arrêts à la prison.

Le service militaire ne l'a pas arrêté, non plus que la guerre. Il est réformé pour un bégaiement très marqué. Rien n'a donc interrompu ses pérégrinations qui le conduisent dans tous les coins de la France et de la Belgique. Sale, pouilleux, il exerce son métier de marchand ambulant de lacets et de crayons, « brûlant le dur » pour changer de ville. Car il n'est pas de ces chemineaux amoureux de la nature, qui s'en vont, au gré de leur fantaisie, promenant au bord des routes et dans les chemins creux leur besace rapiécée et leur carcasse amaigrie. Il préfère aller plus vite, et ne craint pas la prison. Il en connaît les habitudes. C'est son seul domicile, et il lui en faut l'atmosphère de temps en temps. Il aime de sentir peser sur lui l'autorité et l'œil du « chef » (le gardien chef) qui est pour lui l'incarnation de toute puissance, intelligence et autorité. Aussi, tout ce qui est au-dessus de lui, le commande, la force de l'habitude

aidant, devient pour lui un « chef ». A l'hôpital il ne peut appeler autrement M. le professeur Abadie, l'interne, la sœur, le garçon de salle même. Cette autorité a si souvent pesé sur lui ! A sa dernière entrée à l'hôpital il venait de purger sa cinquante et unième condamnation. Toutes pour les mêmes motifs : voyager sans ticket, vagabondage et outrage aux agents. On relève cependant dans son casier judiciaire une condamnation pour vol d'une bicyclette. Est-il l'auteur du délit ? ce fut l'avis du tribunal. Ce n'est pas le sien, il s'en défend, il se pose en victime, il a été condamné à faux, il n'est pas un voleur !

Faut-il cependant le considérer comme démuné de vices ? S'il aime de boire, il ne s'enivre jamais ; bien que savourant avec plaisir un verre de « rouge ». Son vin lui manque à l'hôpital. Il s'y trouve bien, très bien, mais il manque de vin. Venu pour se reposer des fatigues de la prison, et se refaire physiquement il voulait rester longtemps dans le service. Au bout de trois jours il se dit guéri, bien reposé. La claustration lui pèse, il demande à sortir pour aller vendre ses lacets. Auparavant il ira vendre ses nouveaux vêtements, endosser les anciens, et avec l'argent ainsi recueilli il chantera la liberté en buvant son verre à la santé du « chef ».

Obs. II. — Due à l'obligeance de M. le Professeur Abadie.

L. M., menuisier, sans domicile fixe, est né à Paris le 26 juin 1886 il eut une enfance des plus malheureuses. Sa mère mourut tôt après sa naissance. Il avait sept ans et demi quand il fut placé en pension. Emmuré si jeune ! Murs hauts, sombres, à peine un coin de ciel où projeter son âme cherchant celle qui n'est plus, « Maman ! » Seul il y pense. Au foyer paternel une autre en a pris la place. Point mauvaise au début, elle finit par ne plus supporter l'enfant et le rudoie « par paroles ». Petite chose affective se cramponnant à l'amour ! On le rejette, on le menace, plus, on le chasse. A ses neuf ans on le confie à l'Assistance. C'est le trou noir ; où se blottir pour être cajolé ? Plus de caresses, pas même de dures paroles. Il ne s'est pas adapté qu'il part en province chez des particuliers, des fermiers. Son sort devient meilleur. On le soigne bien, trop pour sa petite personne tant négligée. Car chaque soir l'on vérifie son linge. Chaque soir il est grondé, car il ne manque pas de s'oublier. Chaque soir, honteux d'être sale, troublé d'être ainsi admonesté, se croyant victime, son âme bouillonne. Il voudrait fuir, bien loin.

Ailleurs, il serait peut-être plus heureux. Il veut partir, la crainte de se perdre le retient. N'y tenant plus, un matin il s'en va, alors qu'il gardait les pores. Il court à travers champs. Où va-t-il ? il n'en sait rien. Il fuit ces lieux où il est malheureux. Il fuit. Tout le jour il marche. Il n'a pas le temps de manger. Il lui faut ajouter de l'espace à l'espace qu'il vient de mettre entre lui et ses gardiens. A la tombée de la nuit, épuisé, il pénètre dans un village. Les gens, le travail fini, regardent avec pitié ce petit aux traits tirés, inconnu et qui semble égaré. On l'interroge. Hoquetant de pleurs il raconte son échappée et demande à ce qu'on le ramène. Reconduit, on le reçoit mal. Seront-ce donc constamment des semonces ? Il est las de toujours souffrir. Au bout de peu de jours il repart. Il a un but : voir l'Inspecteur et lui demander de le placer ailleurs. Il accomplit les 15 kilomètres qui le séparent de la ville. On l'introduit près de l'Inspecteur. Enfant de 10 ans, il est écouté. on le place au dépôt des enfants assistés dans une autre commune. Il y entre content. Il va à l'école. Elève sage, laborieux, il obtient, jeune encore, son certificat d'études : il a onze ans. Va-t-il être obligé de quitter ce lieu où il est si bien ? Il demande à y rester pour apprendre un métier. Il obtient satisfaction, on le garde jusqu'à ses quatorze ans. Ce second séjour est plus agité. La sujétion constante au travail ne lui plaît guère. Il devient irritable, se croit persécuté. Qu'on le froisse dans une discussion, qu'il croie qu'on lui en veuille, il part. Il le fait cinq ou six fois, et il est heureux d'être seul, de pouvoir goûter le charme de la marche. Les champs, la route sont ses amis. Souvent après une marche de deux ou trois kilomètres, il revient. Parfois ses fugues sont plus longues. Il va fréquemment jusque chez ses anciens parents nourriciers, qui le reconduisent. Ces fugues finissent par inquiéter l'administration. On le remet à l'Assistance qui le fait entrer à l'hôpital de la Charité-sur-Loire, dans la Nièvre. il y restera de 14 à 21 ans, jusqu'en 1907.

Il reste longtemps en observation au pavillon des enfants. Son dossier établi, comme il désire travailler, on le place chez les tailleurs. Il y reste un an bien que son métier ne lui plaise pas. Amantes reprises il a demandé à passer chez les menuisiers. Il insiste tellement qu'on accède à ses désirs. Heureux dans son nouveau métier, il travaille gaiement. Il y reste jusqu'à sa majorité sans faire de fugues, durant six ans. A 21 ans il demande à partir. Renvoyé à l'Assistance, on le place comme ouvrier menuisier dans la commune de

ses parents nourriciers. Presque aussitôt il passe le conseil de révision. Il est exempté du service militaire à cause de son internement. Son atelier ne le retient pas longtemps, jusqu'en septembre 1907. Ouvrier habile, sérieux, il demande une augmentation de salaire. Elle ne lui est pas accordée. Considérant que ses qualités ne sont pas suffisamment appréciées, il s'en va. Sans rien dire, oubliant de se faire régler, il part n'ayant que huit francs en poche. Mais il est heureux, il marche seul. Il sait que dans quelques jours, il n'aura rien pour vivre, qu'importe ! Que veut-il ? il n'en sait rien, si ce n'est atteindre Nevers. Et la route est à lui, il la dévore, il l'absorbe. Les distances ne comptent pas, puisqu'au bout est Nevers. Ceci seul, il le voit. Il ne peut l'atteindre comme il le désirait. Il est arrêté par la gendarmerie et hospitalisé, dans une salle de médecine générale, à Nevers. Après enquête on le renvoie à La Charité-sur-Loire. Il y restera cinq ans, jusqu'en 1912.

Il est là chez lui, il connaît les lieux, les gens ; il s'y plaît. Quand il veut repartir il a 26 ans ; mais il est seul, il ne dépend plus de l'assistance, il sent qu'une tutelle lui est nécessaire. Le Directeur de l'asile s'offre à le diriger. Il accepte et reprend sa vie d'ouvrier menuisier. Il ne peut tenir plus de quinze jours en place. Il vagabonde, traînant ses souliers sur les routes de la Nièvre. Paris l'attire, il y passe, mais ce rendez-vous d'épaves ne l'arrête pas. La campagne est plus gaie. Le sac sur le dos, un bâton noueux bien en main, il parcourt la crayeuse Champagne pour aboutir à Epernay. Las, meurtri, harassé, sans papiers, il a traîné sa misère durant deux mois. Sans argent il offrait ses services ici, là. Il travaillait huit jours, quinze jours et repartait souvent sans se faire régler, après la moindre contrariété. Il est cependant heureux et ne désire pas une autre vie. Les gendarmes viennent tout gâcher en l'arrêtant pour vagabondage. On le relâche après enquête. Il revient alors sur ses pas pour regagner Paris. Mais il est pauvre. Il cherche du travail en cours de route quand il a besoin d'argent. Il ne se livre jamais à la mendicité. Le vol il l'a en horreur : quelques légers maraudages ne comptent pas.

Il a touché Paris en peu de jours. Il cherche en vain un emploi. Un soir, déambulant paisiblement dans une rue du XIV^{me}, il est arrêté au cours d'une rafle. Conduit au poste, de là au dépôt, il explique sa situation au procureur qui le fait placer en observation à l'Infirmerie spéciale. Trois jours après il est dirigé dans un service

de Sainte-Anne. On l'emploie à l'infirmerie. Il y reste un an et demi, jusqu'en fin 1913.

Il en sort pour aller comme domestique à la maison de santé de la Malmaison. Au bout de trois semaines, délaissant vêtements et argent, il s'en va sans raison. Il ne s'arrête que dans l'Yonne où il réussit à se procurer du travail. Il y reste assez longtemps. Mais il a la nostalgie de Paris. Il cède à son caprice. A peine arrivé on l'arrête. A nouveau dirigé sur Sainte-Anne on le fait passer à Villejuif où il reste un an et demi dans le quartier des menuisiers, jusqu'en 1915. La guerre existe, il n'en sait rien, il n'en a pas d'écho à l'asile. Croyant les temps normaux, il désire sortir. On le lui permet.

Dès sa sortie il se fait embaucher à la Courneuve où il travaille quatre mois environ. Cette vie lui pèse. La guerre ! il sait qu'elle existe. Il veut se battre, il s'engage. Affecté au 95^e Régiment d'Infanterie à Bourges, il y entre en avril 1915. Il reste aux formations jusqu'au mois d'août. Il fait bien quelques fugues, mais si légères que personne ne s'en aperçoit. Mais au mois d'août se succèdent deux fugues d'assez longue durée. On le remarque et on le met en observation dans un service de psychiatrie. Réformé, il revient à Paris. Il va demander secours à l'Assistance publique qui lui trouve un emploi de garçon de salle à l'hôpital Saint-Antoine. Son service est régulier. On ne peut rien signaler depuis septembre 1915 à juillet 1916. Ponctuel, serviable, on est content de lui. Il se plaît. Brutalement, sans que rien ne soit venu déranger l'ordonnance de son travail, il en a assez. Il part et le voilà trainant à nouveau sa misère, s'arrêtant où il peut. Il met cinq semaines pour parcourir les 120 kilomètres qui le mènent à Châlons-sur-Marne. Il gagne en suite les régions libérées où il est employé comme menuisier durant deux mois et demi. Il s'y fatigue, puis la guerre l'attire. Il désire connaître l'odeur de la poudre. Il pénètre dans la zone des armées jusqu'à Cézaune. Arrêté, on le dirige sur Châlons en juin 1916.

Examiné à la prison, il est interné à Châlons.

L'avance des Allemands nécessite l'évacuation de l'asile en 1918, et les malades sont transportés à la Cellette en Corrèze. Il n'y reste pas longtemps. Désireux de goûter, à nouveau, au charme de la vie solitaire, il s'évade. Dormir à la belle étoile, marcher comme l'on veut, dans la direction que l'on veut, quelle volupté ! Il s'en va ainsi à Lygurande, se dirige vers Montluçon et St-Amand dans le

Cher. Il a tenté de travailler. En vain, on ne l'embauche pas, il n'a pas de papier. Personne ne veut de lui, mais il fuit les gendarmes. Enfin, las, épuisé, honteux, désireux de mener une vie plus calme, exempte de soucis, il se laisse appréhender. Triste, implorant, il narre sa lamentable odyssée, exagérant les douleurs et les misères qu'il a subies depuis son évvasion. On le renvoie à la Cellette. Il y reste peu de temps, l'asile reprenant ses locaux dès l'armistice.

En juin 1919 il veut sortir et fait sa demande contre toute espérance. Le Directeur la lui accorde. Il part aussitôt à la recherche de travail. Tout près de Châlons il ne manque pas, les régions libérées sont en voie de reconstruction. Courageusement il se met à l'œuvre, décidé à mener une vie sage. Résolution folle ! Au bout de quatre mois il s'en va à Bar-le-Duc. Il y reste un jour et revient aussitôt à Châlons par le chemin de fer. A peine débarqué il vend toutes ses affaires et totalise son avoir : 750 francs.

Décidé à changer de vie, il veut rentrer dans l'armée et aller se battre aux colonies. Cette vie dangereuse, brûlante, lui semble souhaitable. Il la veut, il l'aura. Il s'engage dans la légion étrangère au recrutement de Châlons en septembre 1919. A son arrivée au régiment il est affecté à la musique. Son sort lui plaît ; il est soldat ; semble un homme normal. De fait ses habitudes changent, il devient discipliné et ponctuel. Il reste un an et demi à la musique régimentaire, sur sa demande il passe dans les armes combattantes où il reste jusqu'en juin 1926, sans faire une seule fugue.

Son engagement terminé il demande un emploi dans une manufacture d'armes. Comme il n'y a pas de place vacante on ne peut l'accepter. Il cherche alors une place de menuisier. Après un examen technique il est admis aux Arts et Métiers. Ouvrier d'élite, bien placé, beaucoup envieraient son sort. Il ne se plaint d'ailleurs guère, mais il manque de mouvement, de liberté. Où est la joyeuse vie de caserne pleine de jeux et de charsons, de marche et d'exercices qui épuisent et fortifient. Tout cela est loin. Il ne reste que l'établi, la planche et le rabot. Il est toujours penché sur le même ouvrage dans le même atelier privé de soleil. Il est privé de soleil ! Privé du dispensateur de la joie, de la force, de la vie il ne peut tenir. Sa raison tente en vain de le retenir.

Il quitte son poste au début d'octobre. Enfin il est libre. Aussi en profite-t-il, il marche jusque dans l'Yonne humant avec délice l'air frais du matin. Sans occupation, ni travail, il n'en cherche pas.

Puisqu'il a de l'argent il en profite. A Sens, n'ayant plus un sou, il est arrêté pour vagabondage. Ses malheurs vont commencer. Il s'entend condamner à un mois de prison. Il en a été touché, car sa peine purgée, il s'en va à Paris afin de voir le médecin de l'Infirmerie spéciale du dépôt et lui demander aide et assistance. Envoyé au 2^e bureau de la Préfecture de police, il est placé comme aide surveillant à la maison des vieillards et des sans-domicile de Nanterre. Le métier ne lui convient pas; au bout d'un mois il prévient son chef de son départ. A Nanterre même il trouve un emploi de menuisier. Au bout de 15 jours, contrarié au cours d'une discussion avec le contremaître, il s'en va. Versailles et Rambouillet le tentent, il s'y promène. Mais il n'est pas permis de se promener quand on n'a pas d'argent. Arrêté pour vagabondage, le tribunal de Versailles le condamne à un mois de prison en janvier 1927. Dès sa sortie il se jette dans Paris. Sans le sou, sans travail, il traîne la savate dans tous les coins de la ville. Hâve, déguenillé, sale, vraie loque humaine, il quête secours d'une mairie à l'autre. Il ne tend pas la main aux passants, il craint la rebuffade. Malgré ces malheurs il ne veut pas quitter Paris, il cherche à s'embaucher. Nul patron ne veut le recevoir. De guerre lasse, cherchant toujours, il va à Pontoise. Rien. Il pousse jusqu'à Beauvais. On l'arrête à Noailles, et s'entend condamner une fois de plus à un mois de prison. Quand il sort ses pas sont moins sûrs, sa misère aussi grande. Il se remet à voyager et parvient dans l'Eure. Sans ressources, usé physiquement, désabusé sur la beauté de l'indépendance, il préfère une soupe fraîche même avec le collier, à la sombre désespérance des vagabonds qui ne veulent pas voler.

Aux Andelys, il va à la gendarmerie. Désireux de se faire héberger, connaissant la douce tranquillité de la vie d'asile, il veut y rentrer. menteur, imagitatif, il construit une histoire de sa vie. Il la raconte aux gendarmes : « Grand blessé de guerre, pensionné à 75 % pour troubles mentaux consécutifs à un éclatement voisin d'obus, il s'est échappé de l'asile où il était en surveillance. » Frappés de son accent de sincérité, les gendarmes le font conduire à l'asile d'Evreux, où il reste en observation un assez long temps. A la fin de cette période, il est employé à la menuiserie. Cinq mois après, reposé, redevenu fort et vaillant, sûr de lui dans son travail, il s'évade avec 5 francs comme fortune. Il ne peut aller bien loin. Deux jours après il est arrêté à Mantes et condamné à deux mois

de prison par le tribunal de Pontoise. Dès sa libération, il court à Paris à l'Infirmierie spéciale de dépôt. On le place à nouveau à Nanterre comme aide-surveillant, tellement ses gémissements ont ému. Il s'en va bien vite et quitte Nanterre pour l'hôpital d'Orléans où on l'emploie comme garçon de salle. Après sa première sortie il oul lie son travail, cela fait quinze jours. Il a pris la route de Bourges qu'il veut revoir. En chemin il est arrêté à Vierzon, mais on le relâche à Bourges. Heureux de s'en tirer à bon compte, il est content, et il désire revoir le pays qu'il a aimé : La Charité-sur-Loire. Là se sont écoulés les meilleurs moments de sa jeunesse, il y a travaillé, il y fut heureux. Revoir ce pays, parler au Docteur ! Ce voyage agréable se passe sans encombre. Ayant accompli son devoir, Paris l'appelle à nouveau. Mais il en a de mauvais souvenirs, il ne fait qu'y passer car il veut s'occuper, travailler. Aussi se fixe-t-il à Rambouillet : de mai à juin 1928. Ce fut court. Son instinct de vagabond le mène à nouveau sur les routes. Les plaines de la Beauce, du Poitou le laissent admirer leurs lourds épis blonds. Il parvient à Angoulême où il est encore arrêté et condamné à trois mois de prison, au mois d'août. Il sort le 9 novembre et désire gagner Bordeaux n'ayant guère plus de quinze francs en poche. Il fait froid, humide ; il est sans travail ni argent, que faire ? Il va tenter de se faire à nouveau interner. Pour cela à Carbon-Blanc il raconte aux gendarmes l'histoire inventée aux Andelys. Son stratagème réussit car il rentre au pavillon d'observation psychiatrique de l'hôpital Saint-André le 19 novembre 1928.

Au cours de son interrogatoire à l'hôpital il persiste dans son mensonge, parlant de sa pension et de son évasion. Son récit est bien ordonné, mais on devine le mensonge. Aussi le menace-t-on de l'asile s'il ne consent pas à raconter sa véritable vie. Il se rétracte alors et narre son odyssée. Refait à neuf, prêt à sillonner les routes de France, il sort de l'hôpital le 18 janvier 1929.

Obs. III. — Due à l'obligeance de M. le professeur Abadie.

J. E., 30 ans, naquit à Bordeaux en 1898 de parents restaurateurs. Son enfance fut normale. De 6 à 8 ans il va à l'école communale. Elève sérieux, il est placé à 9 ans au lycée de Bordeaux. Il y reste cinq ans, donnant entière satisfaction à ses maîtres au début. A partir de la quatrième, à 12 ans, ils remarquent

chez lui moins d'assiduité et une diminution du travail. En même temps sa timidité augmente; il semble constamment gêné. A cette époque il va passer deux mois en Allemagne pour y apprendre la langue. Ce séjour lui fut peu profitable, car, à la rentrée, il est classé dernier en composition allemande. Il y a donc eu chez lui une diminution du pouvoir intellectuel. La classe de troisième terminée, ses parents le retiennent pour lui apprendre le commerce. Au bout de peu de temps il part pour Paris comme garçon de salle. Ses patrons n'en sont pas satisfaits, et au bout d'un mois il revient dans sa famille. Il y reste 6 mois, puis part pour Londres. Il a quatorze ans. Pendant trois mois il est sans travail. Il réussit au bout de ce temps à trouver une place de valet de chambre. Son emploi ne lui plaît pas, aussi pendant son stage, qui dure quatre mois, cherche-t-il, mais en vain, un moyen pour gagner le Canada. Ne pouvant donner suite à son désir il retourne à Bordeaux. Il y travaille chez lui jusqu'à son incorporation au début de 1915./

Il est désigné pour Rochefort où il reste jusqu'à la fin de l'année, occupant le poste de secrétaire. On le considère comme indiscipliné et fait l'objet de nombreuses, mais légères punitions. Sur sa demande on l'envoie au front au début de 1916. En juillet de la même année il tente de se faire évacuer car il en a assez, et son estomac fonctionne mal. Ramené à l'arrière, au bout de trois mois, il demande à repartir comme aide-conducteur. Il restera sur le front jusqu'en juin 1918 époque à laquelle on l'évacue pour bronchite. Aussitôt après l'armistice, la guerre lui plaisant, il demande à partir dans l'armée « Koltchak ». On le refuse pour faiblesse. A ce moment son père meurt. Il en prend la succession. Il semble rangé, désireux de mener une vie calme. En 1920 il se marie. Sa femme tombe bientôt malade. Il en est fort inquiet et pour aller la voir à Arcachon, où elle est en traitement, il néglige son restaurant. Sa femme meurt à la fin de 1920. Accablé par le chagrin, ayant de la peine à se conduire seul dans la vie, pour éviter la douleur il va passer deux mois à Nice. Revenu à Bordeaux le travail l'ennuie, il préfère, et de beaucoup, « faire la noce ». Cette vie de débauche le retient durant deux ans, et il se remarie. De fréquentes discussions ne tardent pas à apparaître dans le ménage. Jaloux, il accuse sa femme de le tromper, et de vouloir l'empoisonner. Il accuse également ses voisins de vouloir sa mort. Les scènes se multiplient, et sa femme, excédée, le quitte. Il ne s'en émeut guère, il semblerait même satisfait. En

janvier 1924, il est fatigué de travailler et veut vendre son restaurant. On lui en offre 100.000 francs. Il refuse pour le céder 25.000 francs à un ami. En mars de la même année les troubles délirants s'accroissent; il se croit descendant d'Abd-el-Kader et son père est empereur d'Allemagne. Pour s'en assurer il part pour Cologne et Berlin. Il revient en juin 1924 et va retrouver sa femme. N'ayant plus d'argent il vit à ses dépens. Elle lui cherche une situation et le place comme comptable. Dès le premier mois, mécontent de son travail, on le congédie. Sa femme lui sert alors une pension de 12 francs par jour pour sa nourriture. Habitué à manier et à dépenser bien davantage, il ne s'en contente pas longtemps. Il part tenter fortune au Maroc en septembre. A Casablanca il est arrêté pour vagabondage et port d'arme prohibée, et s'entend condamner à un mois de prison et trois ans d'interdiction de séjour. Il purge sa peine et on le rapatrie aux frais de l'Etat. De retour à Bordeaux, il y reste tout le mois d'octobre chez son frère. Mais il s'ennuie et veut revoir le Maroc. Il y retourne. Débarqué à Ceuta, il est garçon de salle durant trois semaines. Il passe ensuite à Tanger où il reste neuf jours. Casablanca le reprend, il est à nouveau arrêté. Rapatrié, son frère le trouve déprimé, bizarre et le fait entrer à l'hôpital Saint-André.

CONCLUSION

Parti de l'idée que tout vagabond impulsif était dans un état psychique le portant à abandonner subitement son domicile d'une façon clandestine et imprévue, pour un temps indéterminé, nous avons tenté d'exposer combien différentes pouvaient être les causes capables d'inciter un sujet à abandonner son logis, à fuir son milieu habituel, et les conditions particulières dans lesquelles il accomplissait ses actes.

Le premier, l'impulsif pur, vagabonde pour satisfaire ses goûts d'indépendance, pour permettre le complet épanouissement de sa personnalité. Admiré par beaucoup, pour son courage à rejeter les conventions du monde, il est pathologique par suite de la déviation de ses sentiments affectifs. Ce qui le rapproche de ces dégénérés capricieux, aux désirs extravagants qui, de par la faiblesse de leur volonté, ne peuvent résister à la moindre tentation. Tous ces malades ont la conscience de leurs actes et gardent intact le souvenir de leurs déplacements.

Il en est de même chez les hypomaniaques, certains déments précoces et paralytiques généraux au stade initial de leur démence. Mais nous voyons ici des troubles différents. Ce n'est plus seulement la constitution psychique congénitale qui entre en jeu. Il s'y ajoute un phénomène morbide, souvent seule cause, et qui, suivant sa qualité, va diminuer la conscience des actes, réduire le souvenir et amener parfois le désordre dans le déplacement.

Le vagabondage est encore conscient, le souvenir précis chez certains délirants : persécutés, illuminés et autres. Déjà la nuit tombe, l'inconscience va régner, l'amnésie va devenir totale, et les actes mal coordonnés : ce sont les confus et les déments. Chez eux, l'automatisme ambulatoire décide du vagabondage. Plus bas encore, l'automatisme est seul maître. Les mouvements ne sont entachés d'aucune marque de la volonté : seul, l'instinct les conduit. Au réveil il ne restera rien, nul souvenir, la seule stupéfaction d'avoir vagabondé : épileptiques et hystériques.

Vu :

Le Doyen,

C. SIGALAS

Vu, Bon à imprimer :

Le Président,

J. ABADIE.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 3 décembre 1929,

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS

BIBLIOGRAPHIE

- Pîtres.** — Congrès de Médecine mentale 1895 (Obs. page 233).
- Benou et Froissart.** — Fugue et vagabondage (*Annales Médico-Psychologiques*, septembre-octobre 1908).
- Joffroy et Dupouy.** — Fugues et vagabondages. Alcan, Paris, 1909.
- Dromard.** — Mimique des aliénés. Alcan, Paris, 1909.
- Rivière.** — Mendiants et vagabonds. Thèse Paris, 1902.
- Pagnier (A.).** — Du vagabondage et des vagabonds (aliénés). Thèse Lyon, 1906.
- Marie (A.) et Hamel.** — Vagabondage et folie (Congrès de Méd. mentale, Toulouse, 1897).
- Marie (A.) et Meunier.** — Les vagabonds. Paris, 1908.
- Wilmans.** — Psychoses des aliénés : Analyse (*Archives neurologiques*, 1904, page 407).
- Raymond.** — Les délires ambulatoires et les fugues (*Gazette des hôpitaux*, 2 et 9 juillet 1905).
- Pîtres et Régis.** — Obsessions et impulsions, 1902.
- Rozez (J.).** — Les enfants vagabonds. Thèse de droit, Toulouse, 1908.
- Janet (P.).** — Les obsessions et la psychasthénie. Alcan, Paris, 1903.
- Foville.** — Aliénés voyageurs ou migrants.
- Pîtres.** — L'automatisme ambulatoire (*Revue des Revues*, 1^{er} mai 1896).
- Bourneville.** — Impulsifs trimardeurs (*Ann. méd. psych.*, 1895).
- Richepin.** — Le Chemineau.
— La Chanson des Gueux.
- Benedikt.** — Le vagabondage et son traitement (*Annales d'hyg. publique et de méd. légale*, décembre 1890).
- Donati.** — Un cas de vagabondage mystique.

- Belletrud et Froissart.** — Fugue et vagabondage chez un enfant (*Revue de Psych.*, Paris, 1911 p. (507-514).
- Un vagabond (*Arch. internat. de neurologie*, Paris, 1912 (137-150).
- Sanchez Herrero.** — Un análisis del vagabundaje (*Rev. espec. medical*, Madrid, 1913 (177-181).
- Mackenzie.** — Vagrants as a public health system (*Med. officer*, Londre, 1917 (205).
- Rems.** — El vagabundismo, su prevention, y repression (*Rev. de crimin. psyquiat.* Buenos-Ayres, 1913 (263-277).
- Montassut.** — La constitution paranoïaque. Paris, 1928.
- Sollier et Courbou.** — Pratique semeiologique des maladies mentales. Masson, 1925, p. 148.
- Boutin.** — Automatisme ambulatoire alcoolique. Thèse Bordeaux, 1922-23.
- Legrand du Saulle.** — La folie devant les tribunaux. Paris, 1864.
- Tissiné.** — Les aliénés voyageurs. Thèse Bordeaux, 1886-87.
- Meige (Henri).** — Le Juif Errant à la Salpêtrière. Thèse Paris, 1892-93.
- Collet.** — Sur les évasions des aliénés. Thèse Lyon, 1907.
- Beckl.** — Rapport du vagabondage et de la folie. Thèse Lyon, 1902. *Archives neurologiques*, 1892; page 262.
- Cottu.** — Contribution à l'étude des fugues. Thèse Paris, 1907.
- Hamelin.** — Contribution à l'étude des fugues. Thèse Lille, 1908.
- Le Savoureux.** — Contribution à l'étude des perversions de l'instinct de conservation. Le spleen. Thèse Paris, 1912-13.
- Boutin.** — Automatisme ambulatoire alcoolique. Thèse Bordeaux, 1922.
- Fortineau.** — Des impulsions au cours de la paralysie générale. Thèse Paris, 1884-85.
- Géhin (Henri).** — Contribution à l'étude de l'automatisme ambulatoire ou vagabondage impulsif. Thèse Bordeaux, 1892-93.
- Kessel.** — Obsessions et impulsions. Thèse Montpellier 1894-95.
- Le Groignec.** — Des impulsions et en particulier des obsessions impulsives. Thèse Bordeaux, 1897-98.
- Bezy.** — Odyssée d'un dégénéré. Thèse Bordeaux, 1886-97.
- Dubourdieu.** — Des idées de grandeur dans la mélancolie. Thèse Bordeaux, 1894.
-

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, RUE DU PEUGUE

B O R D E A U X

1929
